

IPSE (Identités, politiques, société, espaces), éd.,
*Construire des identités au Luxembourg. Appropriations
subjectives. Projections institutionnelles. Milieux socio-
culturels*

Paris, Berg International Éd., 2011, 320 p.

Vincent Goulet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6784>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6784

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 347-349

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Vincent Goulet, « IPSE (Identités, politiques, société, espaces), éd., *Construire des identités au Luxembourg. Appropriations subjectives. Projections institutionnelles. Milieux socio-culturels* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 16 février 2016, consulté le 27 octobre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6784> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6784>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Weber singulièrement « pluraliste ». « Pluralisme des formes de l'action, pluralisme des formes de rationalité, pluralisme des formes de l'histoire » (p. 34). Dans un champ scientifique français structuré par la lutte des paradigmes et des écoles, le Max Weber que nous propose ce livre devrait occuper une place centrale au sein d'une possible restructuration méthodologique/épistémologique au service d'une sociologie générale ouverte.

Ali Belghanem

CREM, université de Lorraine
belghanema@yahoo.fr

IPSE (Identités, politiques, société, espaces), éd., *Construire des identités au Luxembourg. Appropriations subjectives. Projections institutionnelles. Milieux socio-culturels.* Paris, Berg International Éd., 2011, 320 p.

Le Grand-Duché de Luxembourg est parfois considéré comme une anomalie au sein de l'Union européenne : ce territoire plus petit qu'un département français et peuplé de seulement 500 000 habitants n'en est pas moins un État-nation, à la fois siège d'une des capitales administratives européennes et place financière majeure au niveau de vie insolent. Sa singularité se manifeste aussi au niveau culturel : près de 40 % de sa population est d'origine étrangère, le pays est plurilingue, avec trois langues officielles (français, allemand, luxembourgeois) et deux langues fréquemment parlées, le portugais et l'anglais. Pays fondateur de l'Union européenne, le Luxembourg peut ainsi être appréhendé comme le modèle réduit ou le laboratoire d'une société « postmoderne », axée sur les services, très qualifiée, multiculturelle et ouverte à la mondialisation. Cette perspective plurielle est clairement assumée par les chercheurs de la jeune université du Luxembourg qui restituent ici trois ans de recherche interdisciplinaire sur l'identité complexe de leur pays. Trois cadres théoriques, au rendement heuristique inégal, structurent le propos : une approche constructiviste des identités qui se fonde sur une analyse fine des conditions matérielles et sociales d'existence comme des transformations historiques de la société luxembourgeoise ; une description de cette société avec les outils conceptuels de « milieux sociaux » tels qu'ils ont été développés en Allemagne pour se substituer aux concepts de « classes » ou de « stratification sociales » ; une articulation dialectique entre individu et société à travers les concepts de « projection » et d'« appropriation » identitaires, présentés comme les deux faces de la construction de l'identité des individus et des groupes.

Quatre thématiques (langues, espaces, images, cultures quotidiennes) comportant différents terrains plus ou moins reliés entre eux (depuis le courrier des lecteurs de la presse aux pratiques alimentaires, en passant par les guides touristiques) organisent cette première exploration des identités luxembourgeoises en tentant d'utiliser ces trois cadres théoriques. Le premier ne pose pas problème, d'autant qu'il est rigoureusement défini, à la bonne distance entre constructivisme radical et prise en compte des structures sociales. Ainsi la construction identitaire est-elle représentée comme un processus où les opérations de classement et de reclassement de soi et des autres, dans un contexte de contraintes sociales à la fois matérielles et symboliques, définissent des groupes en permanente recomposition. Cette perspective théorique, commune à toute enquête sociale digne de ce nom, permet d'aller au-delà du cas particulier du Luxembourg et donne à l'ouvrage une portée générale sur les phénomènes identitaires en Europe. On peut seulement regretter que certains passages sacrifient à la vogue de la « construction de soi » dans la « post-modernité », alors que tous les exemples présentés semblent plutôt montrer la persistance des contraintes sociales structurelles dans la définition des identités : cas des Italiens, *a priori* bien intégrés mais aux racines vivaces ; des Portugais qui semblent continuer de former un groupe socioculturel distinct ; des fonctionnaires européens, très peu intégrés et tenus pour responsables de la cherté des logements ; des travailleurs frontaliers, perçus comme nécessaires à l'économie mais suspects de conduites purement opportunistes ; des Luxembourgeois eux-mêmes, très attachés à leur particularisme et à leur statut social, notamment à travers la défense de leur langue et de l'accès aux emplois publics. Tous les exemples cités indiquent que de « vieilles notions » comme la nationalité, la position sociale ou l'origine culturelle restent déterminantes dans la construction des identités.

L'usage de la théorie des « milieux socioculturels », avancée par Michael Vester à l'université de Hanovre, également appelée « sinus milieux » (du nom de la société qui a ensuite développé cette méthode statistique) pose, quant à lui, problème. Cette façon de construire des groupes sociaux, plus proche des études marketing que d'un véritable questionnement sociologique (comme l'indique les noms des neufs « groupes » identifiés : « hédonistes », « alternatifs », « conservateurs populaires », « petit-bourgeois »...), s'appuie sur le postulat d'une « radicale individualisation », d'une « déhiérarchisation » de la société et d'une « homogénéisation des conditions

de vie ». Des auteurs allemands dont les théories manquent singulièrement d'empirie sont convoqués, comme Ulrich Beck et sa « société sans classe », ou Gerhard Schulze qui proclame le « revirement de la pensée de l'extérieur vers l'intérieur ». On perçoit aussi une influence d'une lecture superficielle de l'école de Francfort, autour des idées de « réification » ou de « manque de l'expérience authentique ».

De façon plus inattendue, Pierre Bourdieu est également mobilisé, au prix d'une singulière amputation théorique : *La Distinction. Critique sociale du jugement* (1979) est réduite à une logique de différenciation des « *habitus* », où ce concept se confond avec la notion de « style de vie », tandis que le « capital » devient une simple « ressource » et le « champ » synonyme de « domaine d'activité ». Également influencée par l'écume des *cultural studies*, la théorie des « sinus milieux » se fonde exclusivement sur le « positionnement distinctif » et présente une palette différenciée d'appartenances sociales, de styles possibles en manquant singulièrement du sens de la relationnalité constitutive des sciences sociales – même si elle prétend intégrer les phénomènes de domination (du coup, sur un mode stratifié plus qu'en tant que rapports sociaux). Une aporie vient en outre fragiliser cette méthode : alors que l'individuation et la disparition des repères identitaires collectifs sont soulignés, les « sinus milieux » sont décrits comme des « mécanismes de stabilisation puisqu'ils mettent à disposition des modèles de classification de signes et de signification quasi standardisés » (p.49). Il faudrait alors décrire et expliquer sur quels ressorts sociaux objectifs se fondent ces « standards de comportements spécifiques » (p.53). Malgré l'intention affichée en début d'ouvrage, cette méthode descriptive est très peu utilisée par les différents contributeurs qui en font, au mieux, une mention rapide sans la mettre au cœur de leur raisonnement. Ce qui n'est guère surprenant : comment des catégories marketing produites pour la société allemande pourraient-elles être utiles pour expliquer sociologiquement la mosaïque culturelle luxembourgeoise ?

Beaucoup plus fécond est le troisième axe théorique qui cherche à comprendre les relations entre « processus de projection » et « processus d'appropriation » dans le *doing identity*. Les premiers recouvrent les identités attribuées, désirables ou institutionnellement prescrites (on y retrouve les notions de contraintes sociales, de référentiel ou de cadres culturels), et les seconds recouvrent les pratiques sociales concrètes, les conduites, les opérations de classement des

individus et des groupes telles qu'elles sont en permanence négociées de façon plus ou moins consciente par les individus en tant que membres de différents groupes d'appartenance (les questions de réception, d'interprétation et d'appropriation sont ici centrales).

Éminemment dialectique, ce cadre théorique permet de mieux comprendre les phénomènes culturels sur les différents plans étudiés. Ainsi le chapitre sur la « pluriglossie » au Luxembourg montre-t-il comment les différentes langues sont utilisées comme ressources distinctes ou complémentaires en fonction de caractères sociodémographiques : l'allemand comme langue médiatique pour les jeunes générations luxembourgeoise, le français comme langue véhiculaire plus ou moins subie, en particulier dans les interactions avec les frontaliers, le luxembourgeois comme marqueur identitaire national et moyen de préserver le monopole d'accès aux postes de fonctionnaire, l'anglais comme langue d'ouverture internationale et la modernité supposée qui y est associée. Le plurilinguisme s'avère une des conditions culturelles de l'existence nationale de ce pays : moyen de se placer à égale distance entre ses deux puissants voisins français et allemand, mais aussi, à travers le luxembourgeois, moyen de manifester une exigence d'intégration envers les résidents étrangers, voire les travailleurs frontaliers. Par ailleurs, l'ouverture volontariste sur les autres langues européennes est une façon habile de se placer symboliquement au « centre » de l'Union.

Le chapitre sur l'espace, essentiellement composé d'analyses sémiotiques de documentation touristique, a une portée empirique globalement plus faible. Quelques pistes sont néanmoins ouvertes, comme la comparaison entre guides touristiques de la ville de Luxembourg (identité projetée) et récits de visite de la ville par des Luxembourgeois qui ont invité des amis étrangers (identité appropriée). Sur certains points, comme sur l'intérêt esthétique et historique de la vieille ville, les discours se recoupent, tandis que sur d'autres (les zones résidentielles ou de travail tertiaires), la convergence se réalise plus par une certaine « justesse de ton » dans la description que par le contenu même. Ainsi comprend-on comment les identités attribuées par les institutions peuvent être globalement acceptées et retravaillées par les individus. Ce chapitre souligne la grande fragmentation de l'espace national malgré sa taille réduite : chaque région est subjectivement perçue comme bien distincte, de même que les différents composant

l'espace de coopération transfrontalière dont le Luxembourg est le centre (la « Grande Région »).

À bien des égards, on se retrouve devant des « territoires conteneurs » qui viennent relativiser les gloses sur la mondialisation et l'hybridation culturelle. La même dialectique entre identités attribuée et appropriée est à l'oeuvre sur le plan des images, comme le montrent les études sur une bande dessinée humoristique (*Superjhem, Sepergendarme*), des expositions artistiques ou encore un remarquable passage sur les images symboliques de la ville du Luxembourg (en particulier celle de la « forteresse »). Enfin, dernier chapitre, les cultures quotidiennes sont par excellence les lieux de constitution de ces identités. Trois terrains sont présentés : celui des genres (cadre de manière assez générale et descriptive, ce qui fait qu'on ne perçoit pas toujours le lien avec la problématique centrale de l'ouvrage), celui de l'alimentation où les phénomènes de résistance ou de détournement de la communication institutionnelle sont clairement mis en évidence, ou encore celui de la perception des travailleurs frontaliers, ici aussi caractérisé par une ambivalence qui est, avec beaucoup de pertinence, présenté comme constitutif de l'identité, rompant avec le sens commun de l'homogénéité et de l'univocité des « identités fortes ». Malgré une hétérogénéité consubstantielle à tout ouvrage collectif, *Construire les identités au Luxembourg* apporte des éléments empiriques et théoriques précieux à la compréhension des phénomènes identitaires. Bien que centré sur un terrain singulier, l'intérêt de ce livre ne se limite pas à ce micro-État et à sa région frontalière. Certaines des méthodes et la plupart des résultats pourront être utilement appropriés par tous ceux qui, scientifiques, personnalités politiques ou citoyens d'ici et d'ailleurs, cherchent à mieux comprendre et accompagner la construction européenne.

Vincent Goulet

CREM, université de Lorraine
vincent.goulet@univ-lorraine.fr

Francis LALANNE, *Révoltons-nous*.

Cergy-Pontoise, InLibro Veritas, 2011, 156 p.
À télécharger, licence Art Libre : http://www.ilv-bibliotheca.net/pdf_ebook_gratuit/revoltons-nous.pdf

Révoltons-nous est un ouvrage que nous n'attendions pas, mais qui ne semble pas moins indispensable dans la compréhension du climat politique actuel. Habitué au succès musical populaire et aux frasques médiatiques atypiques, Francis Lalanne signe cet ouvrage comme un manifeste « destiné à ceux qui ne veulent plus

courber l'échine, à tous ceux qui ne sont plus dupes, à tous ceux qui veulent résister : se révolter » (p. 156). Principalement axé sur la problématique française, sans toutefois y rester cloisonné, ce livre, foncièrement polémique, a le mérite d'analyser qualitativement la problématique du changement de paradigme politique qui semble à bout de souffle en ce début du XXI^e siècle. Une position partagée par de multiples auteurs, altermondialistes, ONG, anonymes, qui constatent tous que le système n'est plus adapté aux citoyens, mais sert une certaine élite bien loin des préoccupations de l'ensemble de la population : « Nous confions la chose publique à des intérêts privés ; spoliant chacun d'entre nous de son rôle de citoyen. Rôle qui devrait être celui de gouverner l'État ». Effectivement, si l'on examine les faits récents de la dernière investiture, le système semble conçu de telle manière que ce qui devrait être le gouvernement de tous devient en réalité le gouvernement d'un seul. « Le système est tout simplement le contraire de la république », « la République n'est pas une république, mais tout simplement une monarchie constitutionnelle » (p. 19).

On peut donc penser que le but du système n'est plus de s'améliorer, mais de se maintenir : « L'élu ne cherche plus à garantir les droits humains mais à demeurer en place ». « L'imposture est que l'élu du peuple aujourd'hui ne sert plus les intérêts du peuple, mais ceux de son clan, de son groupe [...] et lorsqu'il arrive au pouvoir il devient sourd à la voix qui l'a élu » (p. 21). D'ailleurs, nul ne craint plus l'opinion publique qui se retrouve instrumentalisée entre ceux qui votent et sont obligés de choisir entre les invariables postulants, et ceux qui ne votent pas, en refusant de sélectionner dans ce qu'on lui propose de manière toujours identique. Une réalité concrète sous-jacente, qui concerne chaque électeur en puissance et confirme ce que Francis Lalanne dit clairement : « Il n'est que trop clair que celle ou celui qui sera élu aux prochaines élections présidentielles, qu'il soit de l'un ou de l'autre des partis ayant produit des élus [...] ne pourra être, dans le système actuel, qu'un tyran au sens propre du terme (p. 37). Pourtant il est évident que dans une république, le seul souverain c'est le peuple et il doit le rester, même si le système inadapté semble l'en empêcher. Francis Lalanne en appelle donc à la révolution, une révolution sage, tranquille, saine, sereine et heureuse dans la paix constitutionnelle, par laquelle il suggère une révolte par le vote (pp. 38-45).

Il critique également les tenants et les aboutissants de la crise, où ceux qui en sont responsables mettent en